

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Armin SIDLER

Sous les drapeaux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 476-478

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

SOUS LES DRAPEAUX

J'aime le militaire, c'est plus fort que moi ; et quand j'en entends dire du mal, je suis forcé d'en dire du bien, non pas par esprit de contradiction, mais par goût. J'aime les sports, la montagne, le glacier, la chasse et la bicyclette ; et pour moi le service militaire est un sport, surtout quand on a la chance d'être incorporé dans le bataillon 12.

Ah, ce n'est pas que jaloux de la relation faite l'an dernier dans les *Echos* sur le bataillon des moraines, je veuille aujourd'hui tenter de lui damer le pion. Loin de là ma pensée.

Si j'écris ces lignes, c'est que, tout en jouissant d'un certain esprit militaire, il est néanmoins un ordre auquel je ne sais guère obéir... celui de me taire ; et que, lorsqu'on m'invite à parler je ne m'y refuse que rarement.

Aussi, comme un chasseur, dans un diner d'amis, épice les mets qu'il offre du récit de ses exploits cynégétiques, je vais vous narrer sans façon ce qu'il me souvient du cours terminé de ces derniers jours aux forts de Saint-Maurice, en choisissant autant que possible parmi ces souvenirs ceux qui pourront intéresser quelque peu l'un ou l'autre de mes bienveillants lecteurs.

N'attendez pas toutefois que j'entre dans de grandes considérations tactiques, ni que je vous serve de cicerone à travers nos mystérieuses fortifications. D'abord je n'ai pas qualité pour cela : je ne suis pas étoilé ; je suis pioupiou tout court. Ensuite je pourrais me faire donner sur les doigts...

Donc, le 27 août, j'endosse mon uniforme, et lors même que de petites langues malines aient maintes fois répété que j'étais encore moins à mon avantage en soldat qu'en civil endimanché, j'éprouve, de la sorte équipé, un léger sentiment de fierté qui fait redresser ma taille autant que mon col m'allonge le cou. Il faut bien avoir l'air martial quand on est de l'élite.

Le sac est lourd : le flingot pèse. Mais c'est pour la patrie.

« A vos rangs ! »

Aussitôt pompons verts, pompons jaunes, pompons de toutes couleurs, de se bousculer, de se scinder : chacun à sa compagnie.

C'est ici que le tableau devient intéressant. On voit les jeunes, les fervents du service, se distinguer par leur allure décidée ; tandis que de gros moustachus, à mine renfrognée, semblent goûter fort peu cet appel sous les armes.

Que de souvenirs évoqués par les figures de connaissance. Ici c'est un ancien voisin de lit, à l'école de recrue, un farceur dont les tours réussis reviennent à la mémoire. Là, c'est un compagnon de salle de police, de ce lieu de délices que tout bon soldat doit connaître.

On s'accoste ; à voix basse, on cause de toutes ces choses, et d'autres encore. Que de poignées de mains, de saluts de tête ; partout des visages connus, beaucoup de noms oubliés, des amis pourtant, on s'en souvient, et de ces bonnes et franches amitiés de service.

Mais le fourrier commence l'appel, et quand arrive mon tour, d'un accent déluré, je lui réponds « présent ! » ; mais un présent vigoureux qui dit que je suis là plein de force et de vie, prêt à marcher.

Puisqu'il faut servir, on servira. Ah, pas de zèle, ça ne me connaît pas : mon devoir, voilà tout.

J'ai reconnu mes chefs, d'anciens supérieurs ; ils ont déjà mon estime : j'obéirai.

Maintenant, si le ciel nous envoie le beau temps, le quartier-maître à boire et à manger, l'administration un bon lit pour dormir, le reste ira tout seul.

Mais le soir approche. Enrôlés, encadrés, organisés, fièrement, au pas cadencé, nous quittons la belle Agaune. Direction Savatan !

Ma foi, pour assurer la liberté, l'indépendance de notre beau pays il faut l'armée ; et sous les armes il faut renoncer à sa liberté. Eh bien, marchons. Adviennent que voudra.

Pour la Patrie !

(A suivre)

As.